

CLUB
ALPIN
SUISSE



1976

CENTENAIRE DE LA SECTION NEUCHATELOISE

Centenaire
de la Section neuchâteloise
du Club alpin suisse

1876 - 1976

AVANT-PROPOS

«Le 16 janvier 1876, à Neuchâtel, en une salle enfumée du Café du Siècle aujourd'hui disparu, cinq passionnés de la haute montagne fondaient la Section neuchâteloise du CAS et rêvaient de communiquer à notre jeunesse leur enthousiasme pour la conquête des cimes. Les cinq hommes, sans prétentions dans le domaine de l'alpinisme mais séduits par la vue des Alpes, aimaient la montagne et étaient animés du désir de la mieux connaître», nous rapporte la chronique rédigée à l'occasion du 25^e anniversaire de notre club.

Cent ans ont passé; les cinq pionniers ne sont plus, mais la Section neuchâteloise est toujours vivante avec ses sept cents membres, ses assemblées et conférences mensuelles, sa bibliothèque, ses quatre cabanes, son attrayant programme de courses, son organisation de jeunesse enthousiaste, ses bonnes volontés assurant la continuité de la Section. L'amour pour la nature de nos cinq fondateurs s'est perpétué chez les clubistes neuchâtelois; l'amitié qui les avait réunis n'était guère différente de celle qui nous lie aujourd'hui, leur désir de gravir la montagne anime encore de nos jours l'activité de la section maintenant centenaire.

Oui, les hommes passent, les choses changent mais l'esprit qui inspirait nos prédécesseurs est resté le même c'est l'esprit de cordée. Il se crée dans l'effort et parfois dans la lutte, mais aussi dans la joie de la réussite, à l'occasion des nom-

breuses courses que des alpinistes compétents de la Section ne cessent d'offrir à nos membres.

Construire et maintenir accueillants quatre refuges — deux dans le Jura et deux dans les Alpes valaisannes — témoigne encore de cet esprit d'entraide, voire de sacrifice. Les journées de corvée, les soirées en cabane sont autant d'occasions de forger des liens solides et des amitiés durables.

Et combien de clubistes dévoués ne sont-ils pas nécessaires pour que toutes nos manifestations traditionnelles se déroulent harmonieusement, que le montagnard ait à sa disposition la littérature alpine, que le Bulletin puisse remplir son rôle d'informer et de rapprocher les membres, que le promeneur trouve des chemins discrètement balisés, que le varappeur victime d'un accident dans nos voies jurassiennes puisse être sauvé dans les meilleures conditions! Que de souci de bien-faire, que d'humbles besognes accomplies par esprit de solidarité et favorisant les heures de chaude camaraderie!

L'activité de notre Section durant son premier siècle d'existence mériterait d'être contée intégralement. Cependant les événements marquants des cinq premières décennies figurent dans les deux publications éditées à l'occasion des vingt-cinq et cinquante ans de notre club. Le Bulletin spécial du 75^e anniversaire rappelle ceux des années 1926 à 1951. Toutefois, comme la plupart

des clubistes neuchâtelois ne possèdent pas ces ouvrages, Blaise Cart résume ci-après les faits saillants depuis la fondation de notre Section jusqu'à ce jour, les détails pouvant être trouvés dans le Bulletin mensuel.

Pour donner à cet ouvrage un caractère plus original, nous avons fait appel à la collaboration de notre membre Ruedi Zellweger, professeur à l'Université de Neuchâtel. Il évoque, dans une étude littéraire, les sentiments exprimés par de nombreux écrivains devant le panorama des Alpes vues de notre région; nous l'en remercions très sincèrement!

Les cent ans de notre Section ne sont-ils pas une magnifique « première » dont nous fêtons aujourd'hui la réussite? Avec fierté et émotion, nous contemplons l'œuvre accomplie et rendons

hommage aux valeureux chevaliers de la montagne qui nous ont précédés. Mais la tâche n'est pas finie, la course continue vers un sommet plus haut et peut-être plus difficile. Il s'agit donc à la fois de persévérer fidèlement dans la ligne de conduite tracée par nos prédécesseurs, de rester ouverts aux grands problèmes de l'heure et d'être accueillants à l'appel de la jeunesse.

Que la Section neuchâteloise maintienne toujours haut l'idéal du CAS, qu'elle combatte pour le respect de la montagne et qu'elle cultive l'amitié entre ses membres tel est mon vœu au seuil d'un nouveau siècle!

Hermann Milz

Président de la Section neuchâteloise

Chronologie sommaire de nos cent premières années

VIE DE NOTRE SECTION

- 1876 Fondation de la section le 16 janvier.
Fondateurs : Dr Emmanuel Henry, médecin ;
Dr Frédéric Borel, médecin ; Dr Guillaume
Favre, médecin ; Louis Perrier, architecte ;
Henri Billon, inspecteur forestier.
- 1877 Fondation de la Sous-section de La Chaux-
de-Fonds.
- 1882 Organisation de la Fête centrale à Neuchâ-
tel, banquet de 236 convives.
- 1887 Indépendance de la Sous-section de La
Chaux-de-Fonds.
- 1893 Effectif : 100 membres.
- 1895-1898 Premier Comité central neuchâtelois.
Président : Auguste Monnier, conseiller d'État,
puis Eugène Colomb. Membres : Louis Kurz,
Victor Attinger, Alexandre Perrochet, Fritz
Sandoz-Hess, Charles Meckenstock, Charles-
Alfred Michel.
- 1897 Fondation de la Sous-section Chasseron au
Val-de-Travers.
- 1903 Effectif : 200 membres.
- 1919 Effectif : 300 membres.
- 1927 Effectif : 400 membres.
- 1942 Effectif : 500 membres.
- 1947 Indépendance de la Sous-section Chasseron.
- 1953-1955 Deuxième Comité central neuchâtelois.
Président : Pierre Soguel. Membres : Charles
Barbey, Edmond Brandt, Roger Calame, Jean
Clerc, Marcel Cordey, Gaston Dubied, Jean
DuBois, Jean - Jacques DuPasquier, Marcel
Étienne, Jean - Pierre Farny, Pierre Favre,
Alfred Imhof.
- 1961 Effectif : 550 membres.
- 1965 Effectif : 600 membres.
- 1975 Effectif : 700 membres.

NOS LOCAUX

- 1876 Cercle du Musée
- 1877 Café du Siècle
- 1878-1883 Café de la Balance (au fond de la rue
du Coq-d'Inde)
- 1884-1922 Palais DuPeyrou
- 1923-1935 Hôtel Terminus
- 1936-1950 Beau-Séjour
- 1951-1956 Beau-Rivage (après 2 essais à la Mai-
son des Halles et au Buffet de la Gare)
- dès 1957 Cercle Libéral

NOS PRÉSIDENTS

1876	Emmanuel Henry	1897-1900	Jean Schelling	1939-1942	Pierre Soguel
1877	Frédéric Borel	1901	Emmanuel Henry	1943-1944	Jean Clerc
1878	Emmanuel Henry	1902-1903	Eugène Colomb	1945-1946	Jean-Pierre Farny
1879-1881	Auguste Monnier	1904-1910	Edmond Sandoz	1947-1949	Pierre Soguel
1882	Rodolphe Schinz	1911-1912	Marcel Grisel	1950-1951	Jean-Pierre Farny
1883	Auguste Monnier	1913-1917	Charles Jeanneret	1952-1955	Roger Calame
1884-1886	Rodolphe Schinz	1918-1921	Edmond Sandoz	1956-1959	Pierre Baillod
1887-1889	Eugène Colomb	1922-1926	Félix Tripet	1960-1963	Edmond Brandt
1890-1891	Alexandre Perrochet	1927-1929	Oswald Thiel	1964-1966	Alfred Imhof
1892-1894	Eugène Colomb	1930	Félix Tripet	1967-1970	Willy Galland
1895-1896	Emmanuel Henry	1931-1934	Pierre Berthoud	1971-1975	Hermann Milz
		1935-1938	Jean Béranek	1976 -	Gérald Jeanneret

NOS PUBLICATIONS ET CRÉATIONS DE TABLES D'ORIENTATION

- 1882 Table d'orientation de Chaumont, œuvre de Xavier Imfeld.
- 1882 Edition d'un Panorama des Alpes vues de Chaumont, par Xavier Imfeld.
- 1886 Edition d'un Panorama des Alpes vues de La Tourne, par Eugène Colomb.
- 1889 Edition d'une carte au 1 : 25 000 de Chaumont - Chasseral.
- 1893 Table d'orientation du Quai Osterwald, œuvre de Xavier Imfeld en collaboration avec deux membres anonymes de la section.
- 1900 Edition d'un Panorama des Alpes vues du Crêt du Plan par Maurice Borel.
- 1901 Plaquette du 25^e anniversaire de la Section.
- 1926 Plaquette du cinquantenaire de la Section.
- 1951 Plaquette du 75^e anniversaire de la Section.
- 1967 Edition d'un Panorama des Alpes vues de la cabane Perrenoud, par Emile Brodbeck, terminé, après sa mort accidentelle, par sa fille M^{me} Mouchet.
- 1976 Plaquette du centenaire de la Section.

NOS ACTIVITÉS ALPINES ET DE PLEIN AIR

C'est là notre activité principale et l'énumération des courses de section faites en 100 ans remplirait un gros volume. Les débuts furent très modestes, l'approche des Alpes étant en elle-même déjà une expédition. Voici quelques dates typiques :

- 1881 Première course de la Section dans les Alpes : Les Diablerets depuis Anzeindaz. 9-10 juillet.
- 1883 Course au Balmhorn : «C'est la première fois que la Section se hasarde officiellement sur les névés.»
- 1905 Fondation du Groupe de ski sur proposition de Charles Lehmann et Francis Mauler. Il se dissoudra en 1951, les courses à ski étant alors incorporées au programme officiel des courses.
- 1915 Première course géologique au Pas de Chevillon dirigée par Emile Argand.
- 1917 Première course alpine à ski : la Jungfrau par la cabane Egon von Steiger. 21-23 janvier. Relatée en conférence publique par Francis Mauler.

- 1919 Première traversée à ski alpine : de La Lenk à Sierre par le Wildhorn et la Plaine Morte, en février.
- 1919 Première ascension d'un sommet de premier ordre en course de Section, le Rothorn de Zinal. 2-6 août.

Dès lors, le programme des courses s'enrichit lentement d'année en année. Actuellement, il propose une cinquantaine de courses par an, moitié à ski, moitié à pied, dont une quinzaine dans les Préalpes, environ vingt-cinq dans les Alpes et le reste dans le Jura et sur le Plateau.

Il est intéressant de constater que de nombreuses courses ou semaines d'Alpe deviennent des traditions et se renouvellent chaque année. Quelques-unes meurent quand l'organisateur se lasse ; citons-en un exemple : la semaine d'Alpe d'été dite des « quadragénaires » organisée pendant 12 ans par Charles Emery et dont voici le tableau d'honneur :

1943 Cabane de Hüfi	1950 Alpes de l'Oisan
1944 Cabane de Moiry	1951 Bernina et Bergell
1945 Alpes du Bergell	1952 Grivola -
1946 Cabane Concordia	Gran Paradiso
1947 Cabane de Saleina	1953 Dolomites
1948 Cabane Basodino	1954 Six jours autour
1949 Massif de l'Ortler	du Mont-Blanc

D'autres se maintiennent et sont encore vivaces aujourd'hui. Quelques exemples :

La course des fleurs

organisée pendant trente ans par Marc-Aurèle Nicolet et James de Rutté, qui ont trouvé heureusement des successeurs.

La course à pied du Premier Mars

dont la tradition remonte bien haut avec comme principaux organisateurs : Auguste de Coulon,

Henri Rivier, Jean Béranek, James de Rutté, Charles Emery (encore lui!).

Le rendez-vous des skieurs républicains du Premier Mars

né sous l'impulsion de Pierre Favre et qui est organisé aujourd'hui par une nouvelle équipe enthousiaste. Voici les lieux de ces différents rendez-vous :

1957 Kübelialp	1967 Les Diablerets
1958 Les Diablerets	1968 Morgins
1959 Les Paccots	1969 Ovronnaz
1960 La Plainiaz	1970 Zweisimmen
1961 Col des Mosses	1971 Col des Mosses
1962 Morgins	1972 Ovronnaz
1963 Morgins	1973 Mission
1964 La Berra	1974 Anzère
1965 Orsières	1975 Mission
1966 Saas-Fee	

Citons encore : la journée des familles à la cabane Perrenoud, la course des familles, la journée du bois à La Menée, l'aération des skieurs le 2 janvier, l'ouverture de saison à ski en décembre, la journée de ski de piste, la course des vétérans, la torrée des familles.

Cours d'alpinisme et de ski

1917 Premier cours d'alpinisme destiné surtout à la jeunesse, sous la direction de Thomas Bertran, renouvelé chaque année pendant dix ans.

1927-1931 Max Berthoud succède à Thomas Bertran à la tête de ce cours dont l'O.J. sera issue en 1931.

Depuis quelques années sont organisés régulièrement : un cours de varappe ouvert au public, un cours de glace, un cours de gymnastique préparatoire au ski, un cours de ski de piste et, tout dernièrement, un cours de ski de fond.

Un ou deux camps de ski pour enfants de clubistes ont lieu chaque année depuis 1957 à la cabane Perrenoud. Willy Galland en a organisé vingt-cinq et, depuis 1973, le flambeau a été repris par André Egger.

Organisation de jeunesse

1931 Pierre Favre prend la tête de l'O.J. naissante, issue du cours d'alpinisme de la section. Il la conduira jusqu'en 1940. Par ses dons de meneur d'hommes, son amour de la montagne et de l'amitié, il en fera une équipe unie et unique dont les membres privilégiés se réunissent encore aujourd'hui au titre des « vieilles gloires de l'O.J. ».

Puis, les chefs suivants ont guidé l'O.J. avec le même enthousiasme :

1941-1944 Alfred Imhof

1945-1947 Armand Lehmann

1948-1957 Willy Galland

1958-1966 Daniel Perret. En 1958, l'O.J. devient mixte ce qui lui donne un nouvel élan.

1967-1976 Ruedi Meier

Effectif actuel : 74. 50 jeunes gens
24 jeunes filles

Sentiers

De tout temps, la Section s'est préoccupée de l'entretien et du marquage des sentiers du Jura, tout particulièrement de Chaumont.

1896 Inauguration du sentier du CAS de Chaumont.

Une Commission des sentiers entretient et augmente régulièrement des kilomètres de chemins pédestres, travail de bénédictin et même de Pénelope, car les écriteaux doivent être remplacés souvent. Elle a été dirigée par Pierre Berthoud, Emile Brodbeck (pendant 29 ans !), Gustave Dürst, Roger Gilibert.

Colonnes de secours

1912-1916 Station d'Orsières en collaboration avec la section Diablerets.

dès 1916 Station des Haudères.

1961 Création d'un poste de secours à la Ferme Robert qui subsistera jusqu'en 1966.

1966 Poste de secours de Neuchâtel, avec dépôt du matériel à la Gendarmerie cantonale.

1968 Remise de la station des Haudères à la commission permanente de secours de la section Monte-Rosa.

André Grisel est le spécialiste incontesté de la Section en matière de secours en montagne. C'est lui qui a créé le poste de Neuchâtel et qui, année après année, en instruit les membres.

NOS ACTIVITÉS D'INTÉRIEUR

Assemblées mensuelles

Elles se tiennent régulièrement depuis 100 ans, en général le premier lundi du mois.

Banquets

Un banquet a lieu chaque année depuis 100 ans, sauf pendant la guerre de 1914 à 1918. Il est organisé aujourd'hui par la Commission des récréations.

Groupe de chant

Le groupe de chant est fondé en 1926 à l'occasion du cinquantenaire. Dirigé par Paul Vuille jusqu'en 1952 puis par Francis Perret, il agrémenta pendant des années les manifestations de la Section. Victime de l'évolution des mœurs, il est dissout en 1957 après quelques soubresauts.

Groupe de photographie

Fondé en 1937, il vivra jusqu'en 1953.

Soirées des familles

La première soirée familiale avec dames a lieu en 1899 au Grand Hôtel du Lac. Depuis lors l'idée est reprise très souvent, un certain temps même chaque année. Actuellement, cette manifestation est organisée tous les deux ans par la Commission des récréations.

Bulletin

Le premier numéro du Bulletin paraît en juillet 1928, à l'initiative du président Oswald Thiel et d'Edmond Sandoz qui en fut rédacteur jusqu'à sa mort en 1944. Puis, les rédacteurs suivants s'efforceront de maintenir la qualité et l'intérêt de notre périodique, lien indispensable entre tous les membres :

1944-1953 Alfred Schnegg
1954-1960 Blaise Cart
1961-1963 Pierre Baillod
1964-1970 Hermann Milz
1971-1975 Gérald Jeanneret
1976- Edgar Renaud

Imprimeur : Henri Messeiller, depuis le début !

NOS CABANES

Cabane de Saleina, 2691 m.

1893 Inauguration, en mars, à Neuchâtel, de la cabane, toute montée chez le constructeur, M. Decoppet.

Inauguration, le 16 juillet, de la cabane sur son emplacement actuel, découvert après trois ans de recherches. Coût de la construction : 5140 francs.

- 1903 Agrandissement de la cabane. Une seconde cabane est construite dans la projection de l'ancienne.
- 1904 Réunion des deux cabanes en une seule.
- 1954 Le vieillissement de la cabane devient un problème aigu. Trois possibilités : laisser mourir, reconstruire là ou ailleurs, réparer. Il est décidé de réparer. Une souscription est lancée qui rapporte 3613 francs.
- 1956 Rénovation totale de l'intérieur.
- 1965 Réfection du toit.
- 1966 Début du gardiennage par des membres de la section.

Cabane de Bertol, 3311 m.

- 1896 La cabane, don de M. Carl Russ-Suchard, est présentée toute meublée à Genève à l'Exposition nationale.
- 1896 L'emplacement audacieux au pied du Clocher de Bertol est découvert par Victor Attinger qui défend courageusement son projet et le fait triompher de toutes les craintes et de toutes les hésitations.
- 1896-1898 Transports et travaux de construction dans des conditions extrêmement pénibles.
- 1898 Inauguration officielle le 7 août.
- 1905 Premier gardien permanent : Joseph Métrailer.
- 1917 Inauguration du 1^{er} agrandissement, décidé en 1912 ! Devis : 5500 francs, coût : 7100 francs. En 1913 la plate-forme est aménagée à coups de mines mais la guerre arrête les travaux en 1914. La cabane, démontée, reste en attente à Arolla. Construite en 1916 au prix de très grandes difficultés, neige, mauvais temps, retards dans les transports.
- 1923 Agrandissement de la cuisine, 20 places au lieu de 9.

- 1935 Nouvel agrandissement. 14 nouvelles couchettes dans une annexe.
- 1945 Abandon d'un projet de reconstruction totale en pierre.
- 1949 Inauguration de la cabane rénovée et agrandie. 42 couchettes.
- 1971 Première mention d'une reconstruction nécessaire.
- 1972 Le 1^{er} mai, en assemblée mensuelle, la Section décide à l'unanimité le principe de la reconstruction. Création d'une Commission de reconstruction et d'une Commission de financement.
- 1973 Présentation le 6 mai, en assemblée, du projet définitif conçu par M. Eschenmoser, architecte. Devis : 600.000 francs.
- 1975 Début des travaux le 20 mai. La cabane est sous toit le 12 septembre.

Cabane Perrenoud, 1419 m.

- 1919 Achat d'un terrain au Crêt-Teni, 3834 m² pour 575 fr. 10 = 15 centimes le m².
- 1920 La construction d'une cabane à cet endroit est décidée grâce à un legs de 10.000 francs de M^{lle} Laure Perrenoud. Devis : 35.000 francs. Une souscription rapporte 12.000 francs et une vente à la Rotonde 8000 fr.
- 1921 Pose de la première pierre le 19 juin. Inauguration de la cabane le 25 septembre. Architecte : Louis Bura.

- 1923 Le 20 janvier, début d'incendie, rapidement maîtrisé.

Cabane de la Menée, 1292 m.

- 1948 Aménagement par le Groupe de ski d'une cabane militaire au-dessus des Pradières. Inaugurée le 11 décembre.
- 1967 Adieu, en mai, à l'ancienne Menée que nous devons quitter, le terrain ayant été acheté par l'armée. Dès lors recherches laborieuses d'un emplacement où reconstruire la cabane.
- 1968 Claude Gabus nous offre, en avril, un terrain à l'extrémité nord-ouest de son domaine de la Serment. Décision de la construction d'une nouvelle Menée. Une souscription rapporte 15.560 fr.
- 1969 Début des travaux au printemps. Les travaux de terrassement et de maçonnerie sont exécutés par des membres. L'entreprise Winckler construit la partie boisée. En octobre, la nouvelle Menée est sous toit.
- 1969 Le 3 novembre, l'assemblée mensuelle vote l'installation de l'électricité. Coût final de la construction : 56.414 fr. 60.
- 1970 Inauguration officielle le 31 mai.

Blaise Cart



ALPES INCOMPARABLES

A l'époque où je me rendais au travail par le tram, j'observais souvent, en l'attendant dans la grisaille de l'hiver au terminus de La Coudre, un carton jauni, de format appréciable suspendu à la porte de la gare du funiculaire. Il portait en caractères bleus cette inscription : « Soleil à Chaumont - Mer de brouillard - Alpes incomparables ». Et pendant que par Sainte-Hélène et Gibraltar — noms prestigieux de lieux très communs — je descendais ma pente quotidienne, il m'arrivait de rêver au monde de l'altitude et de me demander qui pouvait être l'auteur de la formule prometteuse, que remplacent aujourd'hui des avis plus sobres. « Incomparable » faisait un peu sourire, mais il formait avec le décor 1900 de la salle d'attente du funiculaire, où des photos pâlies évoquaient les sports d'hiver de la belle époque, une unité de style rappelant le temps où toute la Suisse romande rendait un culte à la montagne, où Neuchâtel avait non seulement son Avenue des Alpes, mais son Hôtel des Alpes, son Café des Alpes, ... et venait de créer sa Section du Club Alpin.

« Incomparables », mais souvent comparées : à un étincelant diadème, à un cortège d'anges, aux remparts du paradis, à la citadelle des dieux, à une assemblée de géants, à l'arête d'un poisson gigantesque, au rivage de l'éternité. Plus souvent encore la chaîne des Alpes vue de Neuchâtel a été qualifiée par une simple épithète : admirable, unique, sublime, majestueuse, irréaliste, *glorious* étant les plus fréquentes. Ces qualificatifs, auxquels il faut ajouter le cliché « défiant toute description » (*which no words can describe*), trahissent l'embarras du spectateur à exprimer de manière adéquate l'émotion ressentie. Si l'enthousiasme est peu nuancé, il est, par contre, quasi unanime. A la voix de cet illustre Polonais qui « préfère les paysages lithuaniens, sur lesquels on peut s'étendre et dormir, à ces mirages lointains [les Alpes] qui fatiguent les yeux » (1) répondent toutes celles qui voient dans ce panorama un des chefs-d'œuvres de la création. L'optique peut différer : aux uns, les Alpes paraissent « lointaines comme un rêve », aux autres, elles semblent être « à por-

tée de la main». Cette contradiction est caractéristique de l'imprécision générale des appréciations. Parmi les spectateurs beaucoup décrivent une émotion plutôt qu'un grand paysage; les âmes sensibles, parmi eux, sont plus nombreuses que les esprits scientifiques.

C'est aux topographes, aux cartographes, aux géomètres, plutôt qu'aux poètes, aux écrivains, aux peintres ou même aux photographes que nous devons la représentation objective de la réalité. Leurs dessins minutieux ne sont point interchangeables comme beaucoup de panoramas «littéraires». Ils précisent le point de vue de l'observateur: selon qu'il se trouve au Quai Osterwald, au Crêt du Plan ou sur la tour de Chaumont, son horizon est plus ou moins vaste. Comprenant un angle de 110° et embrassant la chaîne des Alpes sur un secteur de 200 kilomètres du haut de la ville, il s'étend sur 400 kilomètres à Chaumont. Mais quel que soit le poste d'observation choisi, on bénéficie, dans la région de Neuchâtel, de belvédères uniques. C'est le célèbre Johann Gottfried Ebel, auteur de nombreux *Manuels du Voyageur en Suisse* qui l'affirme, en écrivant à propos du Chanet: « On ne trouve nulle part un lieu situé à une hauteur aussi peu considérable, d'où l'on puisse apercevoir, comme près de ces deux maisons de campagne, les deux tiers des Alpes, de la Suisse et de la Savoie ». (2) « Toute la chaîne des Alpes » — « du Mt-Pilate au Mt-Blanc » — « du Säntis au Salève », ces précisions horizontales se retrouvent aussi dans les relations de voyage des touristes; mais, à la différence des géographes, les voyageurs ne songent que rarement à différencier les plans verticaux, à distinguer, par exemple, les Préalpes fribourgeoises des sommets de l'Oberland, ou à signaler que les cimes valaisannes, invisibles des bords du lac, ne pointent à l'horizon qu'à partir du Chanet. Le spectateur moyen, et à plus forte raison le tou-

riste étranger, ignore la hiérarchie et les noms de toutes ces majestés. Seuls font exception le Mont-Blanc, monarque absolu entouré des grands de sa cour, et, plus près de nous, le trio plus démocratique des « Bernoises ». Semblables en cela aux étoiles, les autres sommets se confondent pour le profane dans l'anonymat et doivent se contenter d'un hommage très global.

Pour les identifier, l'admirateur curieux déploiera donc un des panoramas dessinés — il en existe une douzaine de Chaumont, une demi-douzaine de Neuchâtel — la plupart datant du XIX^e siècle et certains devenus fort rares. L'intérêt du Panorama ou de la Table d'orientation réside dans le fait qu'on y trouve des indications de distance. On apprend ainsi que les sommets de la chaîne principale se situent en moyenne à une centaine de kilomètres, ce qui explique que, malgré leur altitude, ils se présentent, la courbure de la terre aidant, singulièrement diminués. Les contreforts, encore plus éloignés, des deux extrémités se confondent pratiquement avec la ligne d'horizon. On peut donc affirmer que le spectateur fasciné regarde généralement les Alpes au télescope de son admiration; qu'il les voit comme les cartes postales les représentent. L'effet grossissant n'est toutefois pas suffisant pour lui faire déceler les aspects sombres du tableau. La montagne lui apparaît belle, d'abord parce qu'il la voit de loin, puis... parce que le spectacle est rare. « On compte en moyenne par an 45 jours où l'on peut jouir d'une partie plus ou moins considérable de la chaîne des Alpes » avoue le *Guide du Voyageur dans le Canton de Neuchâtel* (3), qui oublie toutefois de signaler que ce bilan s'améliore dès qu'on se place à un point de vue épargné par le brouillard, pour y contempler les Alpes non seulement plus souvent mais dans les conditions les meilleures. C'est sans doute au mauvais temps, au brouillard ou à la brume

des beaux jours autant qu'à leur insensibilité aux charmes du paysage ou à leur répugnance d'écrire qu'est dû le fait que bien des visiteurs, et parmi eux des visionnaires, nous ont privé de leurs impressions.

Si les voix neuchâteloises sont relativement peu nombreuses, la raison en est, que, privilégiés, les enfants du pays n'ont que rarement songé à décrire un spectacle qui leur était familier. Dans la très longue suite des descriptions des Alpes vues de Neuchâtel les voix étrangères, anglaises, françaises, allemandes, l'emportent sur les témoignages des autochtones. Le vigneron neuchâtelois, en se redressant, «a sous les yeux un horizon immense» (4). Mais il est plus attentif à l'état du ciel et du lac qu'à cette zone lointaine, stérile, de mauvaise réputation, et qui ne l'attire nullement. Quant à l'horloger, penché sur son établi, son horizon naturel est celui des hautes vallées; la montagne, pour lui, c'est le Jura. Les châteaux, l'abbaye, telle demeure aristocratique... et le gibet bénéficient, il est vrai, de situations privilégiées, mais les villages se tapissent dans les combes abritées. La villa «Bellevue» date du XIX^e siècle et le terrain à construire «avec vue imprenable sur le lac et les Alpes» n'atteint que depuis peu de temps le prix que chacun sait.

Ce qui par contre n'a pas changé, c'est le spectacle immuable et changeant des Alpes. Elles sont d'une limpidité cristalline, argentées jusqu'à la base par une matinée printanière de fœhn, se découpent, auréolées, dans le ciel jaune à l'aube d'un jour d'été, paraissent immatérielles sous les feux du couchant en automne et, surgissant d'une mer de brouillard, dressent leurs pics dans l'azur pâle du firmament hivernal. Chacun des spectateurs les a vues sous un jour différent et au travers de son tempérament; mais quelques-uns seulement ont réussi à exprimer leur émotion de façon personnelle.

* * *

Il faut attendre le XVIII^e siècle pour voir l'hostilité ou l'indifférence à l'égard de la montagne faire place aux premiers indices de l'intérêt que leur portent les naturalistes. Buffon, il est vrai, considérait les hauts sommets comme des «imperfections de la figure du globe» (5), mais dès 1735 le *Mercur Suisse* de Neuchâtel signale avec insistance au public romand *Les Alpes* du Bernois A. de Haller. Aucune des strophes de ce grand poème n'est proprement consacrée au spectacle qu'elles offrent, mais l'ouvrage agit sur les imaginations, crée un courant d'intérêt pour la montagne et favorise l'intégration psychologique de la Suisse romande dans le Corps helvétique. Ce mouvement s'exprime dans les «Voyages dans les Alpes» de la deuxième moitié du XVIII^e, dont le plus monumental, celui de Ferdinand de Saussure, contient ce passage caractéristique: nous sommes sur la Dôle:

«Un nuage épais couvrait le lac, les collines qui les bordent, et même toutes les basses montagnes. Le sommet de la Dôle et les hautes Alpes étaient les seules cimes qui élevassent leurs têtes au-dessus de cet immense voile: un soleil brillant illuminait toute la surface de ce nuage; et les Alpes éclairées par les rayons directs du soleil, et par la lumière que ce nuage réverbérait sur elles, paraissaient avec le plus grand éclat, et se voyaient à des distances prodigieuses. Mais cette situation avait quelque chose d'étrange et de terrible: il me semblait que j'étais seul sur un rocher au milieu d'une mer agitée, à une grande distance d'un continent bordé par un long récif de rochers inaccessibles.»(6)

Cette description, parue à Neuchâtel en 1779, ne restera pas isolée. En octobre de la même année, le jeune Goethe contemple du même endroit la chaîne des Alpes. Subjugué par le spectacle, il verra dorénavant dans la «couronne brillante des sommets couverts de glaces éternelles»

une des preuves les plus éclatantes de la force créatrice de l'âme. Mais, le lendemain, il écrit à l'amie restée à Weimar, une lettre qui nous fait comprendre qu'au contact des réalités helvétiques le sentiment de la nature, chez l'auteur de *Werther*, tend à faire place à l'observation des phénomènes naturels :

« ... En face le paysage qui entoure le lac sortit aussi du brouillard. Au-dessus de tout cela, le panorama des monts neigeux s'imposait à nous. ... Sans cesse, la chaîne scintillante des cimes neigeuses attirait nos yeux et notre âme. Le soleil descendait petit à petit vers le couchant et illuminait leurs flancs. Que de sombres crêtes, de dents, de tours et de remparts s'élevaient des bords du lac, formant de nombreux écrans superposés et des premiers plans pittoresques, immenses et impénétrables ! Et lorsqu'enfin les cimes innombrables s'élèvent elles-mêmes dans la limpidité et la clarté de l'espace, alors on renonce volontiers à toute aspiration vers l'infini, puisqu'avec les yeux et la pensée on ne peut même pas venir à bout du fini. — Devant nous, nous voyions un pays fertile et habité ; le sol sur lequel nous nous trouvions était une haute montagne aride, offrant encore quelque pâture au bétail. L'homme en tire son profit : tout cela, le maître infatué de ce monde peut encore se l'approprier. Par contre, les cimes sont comme un cortège sacré de jeunes filles que l'esprit du ciel conserve dans une éternelle pureté en des lieux inaccessibles... ». (7)

Même pendant la descente sur Nyon, Goethe ne peut détacher ses yeux des cimes qui s'embrasent au coucher du soleil. Voici sa description très personnelle de l'*Alpenglühn*, sujet qui sera souvent repris par la suite et deviendra un poncif :

« Les plus éloignées [des cimes] à gauche, celles de l'Oberland, semblaient se fondre

dans une légère vapeur empourprée, les plus proches avaient encore des silhouettes rouges nettement découpées. Petit à petit, les premières devinrent blanches ou gris-verdâtres. Cela faisait un effet presque angoissant. De même qu'un immense corps se meurt peu à peu de l'extérieur vers le cœur, ainsi toutes les cimes pâlissaient lentement jusqu'au Mont-Blanc, dont le vaste sein était encore teinté d'un rouge éclatant et semblait, même tout à la fin, garder une lueur rougeâtre. C'est ainsi qu'on ne consent pas à reconnaître la mort d'un être bien-aimé et qu'on ne peut se résoudre à accepter le moment où le pouls cesse de battre ». (8)

Ces premiers témoignages tout chargés d'émotion contenue, dans lesquels la sensation et la réflexion se complètent harmonieusement, seront admirés, copiés et imités. Le verbalisme ne tardera pas à menacer l'expression du sentiment de la nature chez les préromantiques, qui ne se lasseront pas, dans leurs relations de voyage en partie romancées, de chanter « les délices de la Suisse ». Le publiciste Sébastien Mercier, qui, de 1781 à 1785, fit plusieurs séjours à Neuchâtel se contente de dire « l'extase des vues immenses » dont il jouit de sa chambre, à la Rochette ou à l'Abbaye de Fontaine André :

« Ma fenêtre me présente en perspective les tableaux les plus magnifiques de la nature et de ses grands monuments. Un horizon immense est sous mes regards et la chaîne majestueuse des Alpes en ceint le contour... ». (9)

D'autres greffent des considérations morales sur ce qu'ils admirent, telle Madame Roland, de la terrasse de Berne :

« La vue des Alpes couronnant toujours des campagnes variées, dessinant leurs crêtes gelées et brillantes, leurs flancs neigeux et



leurs roches aiguës dans le firmament, ne cesse de rappeler au pouvoir de la Nature, et d'imprimer une sorte d'admiration respectueuse, qui tempère l'impression séduisante des objets plus riants. Cette vue perpétuelle des montagnes a peut-être beaucoup plus d'influence qu'on n'imagine sur le caractère des peuples qu'elles avoisinent. Un paysage austère rend naturellement sérieux... ». (10)

Et Jean-Jacques Rousseau? La haute montagne reste chez lui à l'arrière-plan; les régions moyennes en tiennent lieu. Il ignore les glaciers. Myope, il passe sous silence la vue qu'on a des hauteurs du Val-de-Travers; à peine consacre-t-il quelques mots au coucher du soleil sur le Mont-Blanc.

« Les Suisses ne sont pas une nation poétique, et l'on s'étonne avec raison que l'admirable aspect de leur contrée n'ait pas enflammé davantage leur imagination » (11). La remarque est de M^{me} de Staël qui, personnellement, préférait le ruisseau de la Rue du Bac aux rives du Léman. Elle figure dans *La Fête d'Interlaken* et n'est pas injuste dans la mesure où elle constate une évidence: la Suisse, tant lémanique qu'alémanique n'a pas connu le romantisme. Il n'en est pas de même en France; mais l'instabilité du sentiment, l'histoire ou l'exotisme y intéressent plus que la montagne. Lamartine la regarde de fort loin; Châteaubriand la déteste. A la sécheresse de sa constatation faite dans le Jura: « La chaîne des Alpes se déroulait du nord au sud à une grande distance devant nous » (12) on peut opposer l'évocation des Alpes par Senancour qui en une ample phrase, souvent citée, dessine leur contour depuis Thielle: « ... et par delà tous ces objets, soixante lieues de glaces séculaires imposaient à toute la contrée la majesté inimitable de ces traits hardis de la nature qui font les lieux sublimes » (13).

Au lendemain de Waterloo, ce sont les voyageurs anglais qui débarquent sur le continent.

Romantiques inspirés, âmes en état de grâce, ils découvrent les paysages alpestres avec ravissement et diront pendant un demi-siècle la beauté à la fois naturelle et surnaturelle des montagnes. Se confondant souvent avec les nuages, elles appartiennent, pour eux, à la fois à la terre et au ciel, sinon d'emblée au monde de l'au-delà. « Autels élevés au Seigneur », elles deviennent l'objet d'une adoration religieuse. Seule la sincérité, parfois teintée d'humour, avec laquelle, à la suite de Wordsworth, ils rendent compte de leurs visions, sauvent ces récits enthousiastes de la monotonie. — Dès 1814 le ton est donné par une compagne de Shelley qui, comme la plupart de ses compatriotes, gagne la Suisse par Les Verrières; elle rapporte en ces mots l'effet de surprise que le pays de Neuchâtel réserve aux visiteurs chanceux arrivant de Bourgogne :

« A mi-chemin sur la route de Neuchâtel on distingue le lac — et alors! oh alors, on aperçoit les Alpes terrifiantes. Je crus d'abord que c'étaient des nuages blancs, et quelle ne fut pas ma surprise quand je m'aperçus que c'étaient en effet les Alpes neigeuses. ... Elles s'élèvent si haut dans le ciel qu'elles ressemblent à ces nuages entassés, d'un blanc éclatant qui se groupent sur l'horizon pendant l'été. Leur immensité dérouta l'imagination et surpasse de si haut toute conception qu'il faut faire un effort pour croire qu'elles appartiennent réellement à notre terre » (14).

Un peu plus tard, l'Américain Fenimore Cooper, visitant la Suisse avec sa famille, s'exprime en termes à peu près analogues, en écrivant à Neuchâtel :

« Imaginez-vous donc une masse de neige glacée amoncelée dans les cieux à la hauteur d'un mille, et sur un espace de vingt lieues, servant d'encadrement à un tableau

remarquable par un autre genre de beauté; ... Nulle blancheur, même rêvée par l'imagination, n'est plus pur que l'élément glacé; nul marbre taillé par l'art n'est mieux arrêté dans ses contours. Jusque-là nous n'avions rien vu, rien connu de la Suisse! même ce que nous contemptions alors était encore à une distance de quelque soixante milles, et j'aurais encore voulu avoir des ailes pour voler jusqu'au sommet de ces pics éblouissants; Neuchâtel, son lac, ses beaux environs, et tous les objets que nous avons sous les yeux ne pouvaient arracher notre âme à la contemplation de ces merveilles. — Pendant toute la journée (c'était un dimanche, et le temps était superbe), nous pûmes à peine détourner les yeux de cette magnifique perspective, qui semblait appartenir au ciel autant qu'à la terre » (15).

A la différence de Shelley et de Cooper, qui n'étaient que de passage, Charles-Joseph Latrobe fit de notre ville le port d'attache de ses longues pérégrinations en Suisse. Bon marcheur et observateur passionné, mais lucide, des Alpes qu'il ne se lasse pas de décrire à différentes saisons et à toutes les heures du jour, il n'hésite pas à monter à Chaumont en hiver pour y assister au lever et au coucher du soleil, phénomènes qu'il reproduit avec une minutieuse justesse :

« Les premières lueurs de l'aube naissante qui, à l'est, s'insinuent le long des crêtes, font ressortir vigoureusement le relief et la silhouette des Alpes bernoises derrière lesquelles le soleil se lève à ce moment de l'année. Les cimes se détachent peu à peu, sombres et grises, sur le ciel qui s'éclaire. Chaque instant les rend plus distinctes, renforce les contours, les dessine plus nettement; cependant, à l'avant-plan, la clarté encore pâle et incertaine envahit graduellement la surface du lac, immobile sous l'em-

prise du gel, et se perd insensiblement vers l'ouest dans l'ombre des rives basses de Fribourg et de Vaud. Un quart d'heure s'écoule — l'air fraîchit, les étoiles disparaissent au ciel, la lumière s'étale rapidement sur les pentes boisées du Jura; la longue crête du Chasseral scintille déjà sous le premier rayon qui vient frapper la nappe de neige immaculée qui couvre ces hauteurs. Le lac s'enflamme, reflétant les longs faisceaux qui tout à coup jaillissent à l'orient. L'ombre profonde de la Jungfrau, des Eigers et des sommets voisins vire au noir de jais et contraste avec le flot de lumière de l'arrière-fond. Ça et là, en d'autres parties de la chaîne, la surface d'un glacier reçoit déjà la lumière et s'éclaire comme une mer de feu: une minute encore — le ciel darde ses rayons sur le paysage tout entier, et, au même instant, les Alpes bernoises, le Plateau, et une grande partie du lac disparaissent dans l'éblouissement atmosphérique! (16)

« Au fur et à mesure que les rayons du soleil couchant se retirent lentement du pays qui nous sépare de la chaîne des Alpes centrales, celles-ci s'illuminent d'un éclat qu'aucun mot ne saurait exprimer, et d'une chaleur de coloris qu'aucune peinture ne pourrait imiter ». (17)

Mais ce qui aux yeux de cet esprit sportif et original dépasse tout, c'est le spectacle des Alpes hivernales observées au clair de lune :

« Après qu'au couchant les dernières lueurs se furent éteintes, la pleine lune se leva majestueuse sur les crêtes blanches et, pendant bien des heures, resta comme suspendue au-dessus des montagnes, déplaçant graduellement les volumes d'ombre et de lumière d'une partie des Alpes neigeuses à une autre. Le spectacle, faut-il le dire, tenait de la magie ». (18)

A mesure que nous approchons de l'ère victorienne, et en attendant l'arrivée des grimpeurs de l'*Alpine Club* le plaisir esthétique du touriste se double toujours plus de spiritualité morale. C'est Ruskin qui donne le ton en écrivant :

« Elles [les Alpes] se détachaient nettes comme des cristaux sur l'horizon pur du ciel. Le soleil à son déclin les teintait déjà de rose. Ce spectacle dépassait de loin tout ce que nous avons jamais imaginé, et rêvé — l'enceinte du Paradis perdu n'aurait pu nous apparaître plus belle, ni plus impressionnantes les murailles du séjour inviolable qui cerne les Cieux, celui de la mort. » (19)

Beaucoup de ses compatriotes communient avec lui dans la même ferveur croyante. Citons, à titre d'exemple, la confession d'un inconnu, Armine Mountain, que nous surprenons « on the way to Neuchâtel » :

« Alors que je faisais route vers Neuchâtel, un spectacle si magnifique, si extraordinaire, si unique en son genre qu'il serait vain de tenter de le décrire, s'offrit à mes yeux étonnés. Le soleil qui venait de se lever brillait au-dessus de ma tête, et illuminait un immense océan de vapeur blanche, qui couvrait le lac de Neuchâtel et le vaste pays étalé au-dessous de moi jusqu'au pied des Alpes, dont je découvris distinctement la chaîne tout entière, des montagnes d'Unterwald à celles de Savoie et du Piémont : une barrière de 50 lieues de long. — Cédant à l'émotion du moment, je me laissai tomber à genoux sur la dalle de roc, et remerciai mon Créateur de m'avoir permis de contempler un spectacle pareil, qui dépasse par sa splendeur toute imagination, et dont pas un voyageur sur cent peut-être n'a l'heureuse fortune de jouir. » (20)

Terminons par le credo, plus personnel encore de Hilaire Belloc, qui, faisant à pied le pèlerinage de Rome, s'arrête sur les hauteurs du Jura pour infliger un remarquable démenti à la tradition qui voulait que le touriste anglais parcourût la Suisse en snob affichant un flegme britannique :

« Mais, là, droit devant moi s'allongeait une barre de sommets étincelants, de champs de glace et d'aiguilles — ceinture de l'empyrée — loin, très loin au-delà du monde. Au-dessus le ciel, et du ciel au-dessous ; légion immobile dont le front étincelait comme les cuirasses des armées inébranlables de Dieu. A deux journées de marche, peut-être trois, cette muraille fermait l'horizon comme l'enceinte du jardin d'Eden. Je le répète, j'en eus le souffle coupé. Je les avais donc vues. Elles étaient là devant moi, ces créations imposantes de Dieu, j'entends par là les Alpes que je voyais depuis les hauteurs du Jura pour la première fois. Et parce qu'elles étaient distantes de quelque cent kilomètres, parce qu'elles s'élevaient de deux ou trois mille mètres, elles appartenaient à une essence différente de nous, et pouvaient ainsi nous clouer sur place de ravissement, comme tout événement surnaturel. Là-haut, dans le ciel, domaine des nuées, des oiseaux, et des dernières vibrations colorées de la lumière pure, elles se haussaient, fermes et rigides, et non pas mouvantes comme tout ce qui est du ciel. Elles étaient aussi lointaines que ces petits nuages des couches supérieures de l'air en été, si fins, si ténus, mais par leur éclat et leur force (n'étaient-elles pas en quelque sorte les piques et les boucliers d'un front de bataille mystérieux ?) elles « tenaient » le ciel, invasion sublime. Aussi, en leur présence, le regard fixe, j'en oubliais les choses célestes.

A quelle émotion faut-il comparer mon ravissement ? C'est comme la découverte du premier amour, lorsque l'amoureux comprend

soudain que l'objet aimé peut lui appartenir, à lui seul. — L'immobile netteté des cimes, l'élan de leurs formes bien dessinées forçaient mon admiration. Là-bas, avec ce ciel au-dessus, et au-dessous une autre portion de ciel, celle à laquelle nous appartenons, ces hauts sommets faisaient communier les deux parts de mon être : celle qui, terre-à-terre, aime les pays de vignes, la danse et les lents déplacements au cœur des pâturages, et l'autre, qui ne se sent vraiment à l'aise que ravie en extase. J'imagine que des descriptions de ce genre sont inutiles, et qu'il vaudrait mieux se recueillir devant ces choses, plutôt qu'essayer de les interpréter pour les faire découvrir à autrui.

En tout cas les Alpes, vues sous ce jour, vous rendent le sentiment de votre immortalité. Il est impossible de transmettre, même de simplement suggérer, ce que sont ces quelques cinquante lieues de long, ces quelques milliers de mètres de haut : quelque chose s'y ajoute. Disons-le peut-être ainsi : du sommet du Weissenstein j'ai, en un certain sens, vu ce qu'est ma religion. J'entends par là, ce que sont l'humilité, la crainte de la mort, la peur qui émane de la hauteur et de la distance, la gloire de Dieu, notre réceptivité infinie, d'où naît la soif de notre âme pour le divin ; et également, mon aspiration vers un accomplissement total, et ma foi en notre double destin. Car je sais bien que nous, au banc des moqueurs, avons une parenté lointaine avec le Très-Haut, et c'est ce contraste, cette querelle perpétuelle qui nourrit une source de joie dans l'âme de tout homme sain. — Puisqu'ici je pouvais contempler une telle merveille, et qu'elle pouvait influencer mon esprit à ce point, il faudrait bien qu'un jour, nous ne fassions plus qu'un. C'est cela que je ressentais.

C'est aussi ce qui pousse certains à escalader les cimes ; mais je le laisse aux autres, car j'ai trop peur de dégringoler ». (21)

Cette façon métaphysique de réagir face aux montagnes n'est toutefois pas l'apanage exclusif des Britanniques. Pour un voyageur français, qui n'aurait pas goûté *Tartarin sur les Alpes* celles-ci sont la plus belle preuve de l'existence de Dieu :

« Je défie l'athéisme de ne pas tomber à deux genoux devant ces sublimes degrés entre Dieu et nous. Je n'ai pas contemplé un seul de ces monts, sans que Dieu m'ait apparu au-dedans, au-dessous et au-dessus, des entrailles et des abîmes aux sommets. ... A mon retour les nuages obscurcissaient tout. Mais vous existiez sous vos nuages, ô monts inviolés, comme vous, ô Dieu vivant vous subsistez sous vos triples voiles ! En Suisse, plus qu'ailleurs, le sentiment religieux envahit, pénètre par tous les pores. Chaque minute est une révélation. » (22)

Face à de telles déclarations, les Suisses observent, dans l'ensemble, une attitude plus réservée. L'hommage qu'ils rendent aux montagnes est plus patriotique que religieux. « Remparts du paradis », « cathédrales de la terre » pour les uns, elles deviennent pour les autres des barrières élevées par Dieu pour la défense des enfants de l'Helvétie. Les « rondes sacrées de jeunes filles » de Goethe se métamorphosent en cortège d'anges gardiens, en génies protecteurs. Pour Amiel, les montagnes sont « une assemblée de géants » tenant « son concile au-dessus des vallées » (23). « Les Alpes ressemblaient à des géants des temps héroïques, présentant au soleil les boucliers scintillants de leurs parois de glace » (24) avait dit Jean-Paul. Gotthelf, lui, les voit, par les yeux de Benz, rentrant par une nuit de clair de lune dans sa ferme de l'Emmental, « comme de gigantesques portraits d'ancêtres dans la grande salle des chevaliers » ... « dominant les vallées, majestueux, silencieux, pareils à des aïeux héroïques qui ob-

serveraient de l'autre monde les gestes de leurs descendants sur cette terre ». (25)

En Suisse romande, et vers la fin du XIX^e siècle, la mythologie primitive des Wetter—, Schreck— et Finsteraarhörner s'humanise sensiblement. Par contre, la montagne décidément devient envahissante. Source d'inspiration, d'élévation de l'âme, elle est omniprésente. Tous écoutent son message transcrit par Eugène Rambert : « Voici ce que disent les montagnes : Au citoyen : si tu veux être libre, je suis ton rempart — Au chrétien : en haut, ta confiance ; élève-toi au-dessus de la poussière de ce monde — A la science : étudie-moi sans te lasser jamais. » (26) Remarquons, à ce propos, que la montagne ne parle pas aux alpinistes, qu'elle ne dit pas aux bourgeois : « Inscris-toi au CAS ! » Mais elle est devenue folklore. Dans la version romande des chants suisses, les Alpes sont synonyme de patrie. Les glaciers et les chamois y remplacent les allusions guerrières à Morgarten et Sempach. « *Rufst du mein Vaterland...* » se chante : « O Monts indépendants », « *Trittst im Morgenrot daher...* » : « Sur nos Monts quand le soleil... », « *Ich bin ein Schweizerknabe...* » : « Enfant de la Montagne... ». Aux accents patriotiques s'ajoutent les appels du moralisme. La Lorelei, « fée du Rhin », assise, au crépuscule, sur son rocher, et « dont la bouche entrouverte laisse échapper les chants de l'antique sirène » (27) se transforme, chantée par les chorales de Romandie, en « un sombre esprit d'erreur », « un noir esprit de vertige ». La rêveuse ballade romantique se termine, en français, par cet avertissement plat : « Crois-moi, crois-moi, sur la montagne — De jour il faut monter — Prends la sagesse pour compagne — Apprends à résister ! » (28)

Longtemps le potentiel de spiritualité dont les Alpes, au XIX^e siècle, étaient le sanctuaire se conservera intact. Même dépouillées peu à peu

de leurs vertus surnaturelles, elles resteront, pour ceux qui les regardent, une école de caractère, un réservoir de forces vitales, une source de joie. C'est moins la façon de sentir que la manière de s'exprimer qui change. Qui oserait, de nos jours, dire son enthousiasme dans le style de Fritz Berthoud, qui écrit, il y a cent ans, à propos d'une belle journée vécue au Chasseron :

« Deux pas encore et... dépassant tout à coup le faite du colosse, l'immense panorama se déploiera devant nos yeux. — Nous y voilà ! Hourrah ! Alpes splendides ! Pas un nuage ! De tous les côtés étendues sans limites et sans voiles. Montagnes, vallées, cités, forêts, champs cultivés, lacs brillants, cimes, profondeurs, lieux sauvages et lieux habités ; tout un pays, toute une nation, et ce pays l'un des plus magnifiques de ce magnifique univers, et cette nation l'une des plus libres et des plus prospères d'entre les nations ! — O spectacle vraiment sublime ! Tableau à la fois écrasant et consolateur. L'œil et la pensée ne se lassent pas de le parcourir, de le contempler ! Comme les abeilles actives, par les prairies, en hâte, empressées, vont, viennent, pour repartir, et rentrer encore, apportant au trésor de la ruche toujours quelque chose ; ainsi, tout ce qui, dans notre être, voit, sent, admire, comprend, saisit, tous les organes de la vie, toutes les puissances de l'âme s'élancent dans l'espace ; ils franchissent les distances, parcourent toutes les directions, touchent à tous les points lumineux ou sombres, cherchant, interrogeant, butinant un peu de miel qui sera nourriture bienfaisante et contre-poison pour les heures de tristesse et de doute. ... Nous sommes tous des malades, et bien à plaindre celui qui ne saurait de cette vue magique, de ces merveilles innombrables, de cette journée, de cette course, recueillir un flacon d'essence de santé physique et morale. » (29)



Une telle cure d'âme, Paul Ilg la fait suivre au héros de sa nouvelle *La Fuite sur le Craux du Van*. Ayant déserté « la pension Borel » de Neuchâtel et passé une nuit, désespéré, au bord du gouffre, le jeune Suisse allemand reprend goût à la vie en contemplant, le lendemain matin, la vue qui se dévoile à lui depuis la région du Crêt-Teni :

« A mes pieds s'étendait la nappe bleue du lac de Neuchâtel avec ses vignobles brunis par l'automne, et, au-delà, mais presque à portée de la main, les Alpes brillantes sous la parure étincelante de la première neige. Un sentiment d'ivresse, un vertige, tel que je ne l'avais encore jamais ressenti, s'empara de moi. Je l'extériorisais par des cris, des cris de joie, tant j'étais ému par la splendeur de ce pays qui était le mien, et, enfin, enfin la grâce me fut accordée : ce fut une délivrance. » (30)

A la fiction de ce récit édifiant, nous préférons toutefois la scène vécue en mai 1945, par le grand ami de la Suisse et de ses montagnes que fut Arnold Lunn. Anglais domicilié à Mürren, et, en son temps, un des pionniers du ski alpin, il avait quitté l'Oberland au printemps 1940 pour servir son pays. La pensée de la menace qui pesait alors sur la Suisse l'avait accablé. Aussi est-ce avec une joie intense qu'il salue sa patrie d'élection intacte et ses montagnes retrouvées en approchant, cinq ans plus tard, de la gare de Neuchâtel :

« Pendu à la fenêtre j'attendais le grand moment — il vint. Mes yeux scrutaient l'horizon. L'Oberland était voilé de brume, mais la longue chaîne des Préalpes fribourgeoises dirigeait mon regard vers les Dents du Midi, le dernier massif enneigé que j'avais contemplé en 1940, le premier à me saluer à mon retour. » (31)

Symbole de la liberté et de la volonté de résistance dans les chants du peuple suisse, les Alpes le deviennent dans la réalité à l'époque du réduit national et de la défense spirituelle du pays ; c'est alors qu'elles représentent l'« épine dorsale de la Suisse » selon la formule de Hermann Hiltbrunner. La guerre finie, le prix Nobel Hermann Hesse, en visite à Neuchâtel, conserve l'image, mais en élargit l'optique en faisant des Alpes l'épine dorsale de l'Europe. La métaphore figure dans le beau texte, longtemps ignoré du public francophone, que nous plaçons à la fin de notre florilège. Nous sommes en décembre ; la scène est à Chaumont :

« Nous avons atteint la crête ; la route, de là, continuait presque à plat. Nous montâmes encore à pied à travers un pâturage tondu par le bétail, et soudain le panorama des Alpes, entrevu dans la dernière partie de la montée, se dévoila entièrement devant nous, vision immense et, à vrai dire, effrayante. Toute la région des lacs et le Plateau étaient invisibles, noyés dans une brume qui ne s'était pas encore condensée en brouillard, mais nous les cachait presque complètement. Par endroits la nappe ondoyait comme si elle était animée d'un souffle propre, en permettant d'apercevoir quelque parcelle de campagne : l'ensemble donnait une impression de calme et d'immobilité totale. Une contemplation prolongée pouvait créer l'illusion que le lac, en réalité invisible, s'étendait sur des centaines de milles jusqu'au pied de la chaîne colossale de montagnes qui, au-delà de la mer de brume, dressait dans le ciel sa nudité limpide. Du point où nous étions on n'aperçoit pas seulement un ou plusieurs massifs isolés, mais l'ensemble, toutes les Alpes des confins orientaux du pays aux dernières pointes et crêtes de Savoie : l'épine dorsale de l'Europe. Comparable à celle d'un poisson gi-

gantesque, elle s'allongeait devant nous, univers de roc et de glace figé, net, froid, inhumain, voire menaçant, d'un bleu hostile. Par moment la neige d'une paroi isolée concentrait sur elle la vivacité de la lumière qu'elle renvoyait glaciale, dure, cristalline, presque abstraite. Barricade monstrueuse, muette, glacée et impitoyable à travers notre monde, la chaîne des Alpes, telle une coulée de lave figée de cent lieues, se profilait, hérissée et tranchante dans le ciel refroidi de l'arrière-automne. J'en eus un frisson, une sensation complexe, où se mélangeaient l'effroi et la volupté, semblable à celle qu'on éprouve sous une douche très froide; le spectacle me blessa et me reconforta par un sentiment simultané d'oppression et de libération. » (32)

Les impressions de Hesse rejoignent celles ressenties par le premier témoin cité, de Saussure, dans une situation «étrange et terrible». La chaîne des Alpes, longtemps inaccessible, mais admirée de loin, explorée par la suite et devenue pour certains l'image de notre patrie terrestre ou céleste, peut être, pour l'homme moderne, qui l'exploite pourtant, un monde menaçant, hostile, cruel. La réaction qui s'exprime chez Hesse dans le contraste saisissant entre le milieu urbanisé, pseudo-alpin du Jura et les dimensions élémentaires, inhumaines des Alpes n'est pas un phénomène isolé. Elle prend chez André Gide la forme de l'ironie démystificatrice quand il prétend que «l'admiration de la montagne est une invention du protestantisme» (33), affirmation ou boutade qui vise une certaine littérature alpestre de Suisse romande, mais que ce grand voyageur aurait eu de la peine à vérifier ailleurs. Elle se manifeste chez d'autres par l'indifférence. Rilke, par exemple, ce pèlerin des altitudes spirituelles, ne confie, en descendant de Chaumont, que d'insignifiantes mondanités à son «Carnet» (34). On constate

enfin, chez certains contemporains, une tendance systématique à s'inscrire en faux contre toutes les idées reçues, et tout d'abord celle, insupportable pour eux, que la Suisse est belle. Adressant du fond du Vallon de l'Ermitage une déclaration d'amour conditionnelle à sa patrie, Friedrich Dürrenmatt, visionnaire, «serre le poing» contre le «visage défiguré» du «pays dérisoire, mesurable en deux, trois foulées» qui s'étend à ses pieds. Mais, dans une image grandiose, apocalyptique, toute imprégnée de mysticisme, il rend aux Alpes, vues sous l'éclairage de la fin du monde, toute leur dimension: «La terre qui te porte se pétrifie, colline après colline, en un paysage lunaire qui vient se briser contre l'éternité dont tu es le rivage.» (35) — Quant à cette autre gloire, soleuroise, des lettres helvétiques, qui se vante, dans un périodique étranger (36), d'avoir passé — en avion — à côté du Cervin, indifférent et sans le reconnaître, nous nous contentons de confronter son attitude à celle de ce marxiste grisonnant qui nous accueille récemment à l'auberge de la jeunesse de Dresde. Réduit, depuis des décennies, à satisfaire sa passion de la montagne dans la *sächsische Schweiz*, à varapper dans les dangereuses falaises de molasse des bords de l'Elbe, il nous parla, en apprenant que nous venions de l'autre Suisse, de ses grandes courses dans la région de Zermatt, faites au cours des années trente, cela avec une émotion nostalgique qui ne devait rien au protestantisme.

Ce serait perdre sa peine que de vouloir faire rentrer dans un schéma la série de citations que nous avons réunies; elles ne forment pas un abrégé de l'histoire de la littérature alpestre. Elles illustrent l'évolution de la sensibilité et du style et sont autant de témoignages. A ce titre, les impressions d'un inconnu peuvent mériter autant d'attention que la page portant une signature célèbre. Si l'on admet cette façon de voir, on

nous pardonnera de compléter la partie historique de l'exposé par quelques réflexions personnelles.

* * *

Tous les auteurs cités ont deux qualités en commun : ils sont sérieux, leur enthousiasme est sincère, et... ils ne sont pas alpinistes. Ils n'ont escaladé aucun des sommets qu'ils admirent de loin. Cela ne nuit pas à leur crédibilité ; mais l'initié préférerait parfois à leur lyrisme la saveur de l'expérience vécue. « Il n'est pas rare, constatait, il y a cent ans, Eugène Rambert, dans les *Alpes Suisses*, qu'on parle du Mont-Rose, du Mont-Blanc, de la Jungfrau d'une manière qui pourrait s'appliquer indifféremment à chacune de ces trois montagnes et à beaucoup d'autres encore. » (37) Pour celui qui la connaît, pour avoir peiné sur ses flancs, toute grande montagne a sa physionomie propre, qui se grave dans la mémoire. S'il a touché, ne fût-ce qu'une fois, le signal du Finsteraarhorn, il reconnaîtra ce beau sommet d'entre toutes les autres « Bernoises » et s'amusera de ses parties de cache-cache avec l'Eiger qui le masque plus ou moins, lorsqu'on l'observe depuis la région de Neuchâtel ou de Bienne. S'il a connu le bonheur de fouler la cime du Weisshorn, il aura constaté avec plaisir que c'est de toutes les « Valaisannes » la seule, ou la première, à se montrer, même aux Neuchâtelois du Bas. S'il a pénétré dans le Refuge Vallot, il ne le confondra pas, s'il a la chance de le voir scintiller un soir de mars ou de septembre, avec la planète Vénus, mais il revivra par la pensée des moments où cette divinité brillait par son absence ou subissait une éclipse. Et si, enfin, il voit, à l'aube, fumer les arêtes sommitales de tous les quatre-milles — seul le vaillant Latrobe mentionne le phénomène — il n'y verra pas le « fichu rose » de la Jungfrau, mais l'effet de la bise féroce, cette

compagne des courses réussies, dont il garde de mordants souvenirs.

Le *Panorama des Alpes vu du Crêt du Plan* (38), que la Section neuchâteloise a édité il y a 75 ans, mentionne par leurs noms 82 sommets de deux mille mètres et plus, 68 trois mille et 13 quatre mille. C'est, me semble-t-il, à peu près ce que le clubiste moyen peut espérer atteindre au cours de sa carrière. La montagne faisant partie intégrante de son existence, c'est un peu le panorama de sa vie qui se déploie sous ses yeux quand, un beau soir, il rêve sur la chaîne des Alpes. Elle lui parle différemment selon qu'il est au début, au milieu ou à la fin du voyage.

C'est du moins ce qui m'est arrivé. A vingt ans, le désaccord entre les ressources physiques et les ressources tout court peut tenir du fantastique. Mon rayon d'action d'apprenti alpiniste était celui de mon vélo. Regardant du haut du Säntis les sommets des Grisons décidément hors de ma portée, j'eus envie, parfois, de me faire berger dans l'Engadine, qui m'apparaissait comme le paradis terrestre. Le moment venu, je devins carabinier de montagne et accomplis mon école de recrue à Coire, chef-lieu de la terre promise. Mais pendant les deux mois de printemps que durait ce séjour, j'eus beau lever mes regards vers les neiges, pourtant toutes proches, du Calanda ; elles me demeuraient aussi lointaines que celles du Kilimandjaro ; nos marches et manœuvres restaient désespérément horizontales, l'armée renonçant à tirer parti de mon pouvoir ascensionnel. Il en fut d'ailleurs de même pendant le service actif où mon enthousiasme pour tout ce qui se trouve au-dessus de la limite des sapins resta, le plus souvent, avec les cordes et les piolets, à l'arsenal du matériel de corps inutilisé. Il est vrai qu'alors mon inexpérience égalait mon admiration pour cette race de seigneurs qu'étaient pour moi les vrais alpinistes. De passage au Hohtürli, j'avais

osé monter à la Wilde Frau avec un ami, novice comme moi. Un guide et son client, que nous observions descendre du Morgenhorn, m'apparurent comme des surhommes ; leurs crampons déposés devant la cabane comme les instruments d'un culte réservé aux initiés.

Les Alpes vues de Neuchâtel restèrent pendant des années encore un monde de merveilles inaccessibles. Le programme des courses de la Section me faisait penser aux cartes des grands restaurants, offrant toutes sortes de plats tentants, mais que je n'osais pas commander, non par manque d'appétit ou par timidité, mais pour la raison la plus prosaïque. L'alpiniste moyen que j'allais devenir se sentait dans la force de l'âge, mais subissait la force des choses : j'éprouvais autant de peine à équilibrer le budget de ma famille qu'à assurer celui de mon corps sur une arête glacée et le passage-clé des courses était souvent le pas de porte de la maison. Aussi, celui-ci occasionnellement franchi, je me jetais dans l'aventure fanatiquement. La conquête du premier quatre mille, la Dent-Blanche, enlevée depuis Bricolla, après une marche d'entraînement non-stop : La Sage - Pigne d'Arolla - La Sage, m'avait rendu heureux et fier. Mais cela avait été une leçon de modestie aussi : j'avais trouvé le Grand Gendarme très impressionnant.

Quadragénaire, je ne regardais plus le panorama avec les yeux douloureusement résignés de l'étudiant ou du jeune professeur. Un certain équilibre entre l'envie qui me poussait à partir et la raison qui m'obligeait à renoncer s'était enfin établi. Pendant des années je passais la semaine dans l'attente du vendredi soir. Je participais activement à la vie du Club. J'avais appris tant bien que mal les règles du jeu. J'aimais les départs avant l'aube, l'ambiance de la cabane, les heures d'exercice soutenu, les retours euphoriques et l'apaisement des lendemains. Les Alpes, vues de mon

bureau, n'étaient plus cette promesse jamais tenue. Sans être devenu collectionneur de sommets, la vue de plus d'un d'entre eux me causait un plaisir particulier, parce que je le connaissais de plus près. Et dans la mesure où s'élargissait mon horizon de clubiste, l'amitié qui me liait à mes compagnons se renforçait.

Parmi ces derniers, il y en avait, il y en a, d'étonnants, aux tempéraments presque aussi différents que les sommets qu'ils m'ont fait gravir et que l'intimité fraternelle de la cordée, le caractère sérieux de certaines parties jouées ensemble, ne permettaient pas d'ignorer longtemps. Le fonds commun toutefois, la constante caractérielle, c'est la franchise, le courage et la modestie. Ernest Gerber, Philippe Hütter et Pierre Baillod, les camarades morts en montagne, incarnaient trois types d'alpinistes possédant ces qualités fondamentales, tout en gardant chacun sa physionomie propre. Ernest, petit, discret, taciturne, tenace, même têtu, était de ceux qu'on sous-estime tant qu'on ne les a pas vus à l'œuvre. A ceux qui lui étaient confiés il inspirait une grande confiance, parce que ses qualités apparaissaient alors. - Philippe, grand, généreux, jovial, très entreprenant et terriblement entêté ne pouvait pas, lui, être sous-estimé, vu que ses ressources étaient évidentes et qu'il ne détestait pas les montrer. Il pouvait presque vrapper skis aux pieds, et godiller en conduisant sa voiture. Son individualisme et sa douceur le rendaient sympathique à chacun, mais on ne pouvait jamais dire : le chemin, c'est par où Philippe a passé. - Pierre était le plus fort alpiniste que j'aie connu. Son besoin d'air, d'altitude et d'aventure était immense : les montagnes étaient sa vie. Doué d'une force physique, d'une résistance exceptionnelles, ayant le pied sûr et le jugement intuitif de celui qui connaît ses très grandes possibilités, ses ressources morales étaient presque plus remarquables encore. Son dévouement che-

valeresque — il s'encordait toujours avec le plus faible — son égalité d'humeur, son intelligence et son esprit d'initiative étaient légendaires. Une seule faiblesse: sans se surestimer lui-même, il surestimait souvent ses compagnons, les croyant capables de le suivre. La Section neuchâteloise lui doit quelques-unes de ses plus grandes journées dans les Alpes.

C'est, à quelques regrets près, avec reconnaissance et sans amertume que je regarde les Alpes aujourd'hui. Leur silhouette me rappelle des heures inoubliables. Les sommets de la région de la Blümlisalp, qui m'avaient paru, autrefois, réservés à une élite dont j'étais exclu, me sont aujourd'hui presque familiers. Je me souviendrai toujours de la montée à ski à la cabane du Mutthorn, d'une traite depuis la gare de Kandersteg, au clair de lune d'une nuit de novembre, de la descente du sommet du Doldenhorn à la cabane, un dimanche de mai, entre onze heures et midi, sans enlever les skis, d'une heure de contemplation au Gspaltenhorn, en compagnie d'un vétéran qui faisait, à cette occasion, ses adieux à la haute montagne.

Il y a quelques années, je rentrais de Prague en avion. C'était en janvier; le départ était à l'aube et le brouillard recouvrait les régions que nous devions survoler. Mais à peine avions-nous pris de l'altitude, retrouvé le soleil et mis le cap sur Kloten, que je vis, à l'extrémité sud de la mer moutonneuse un profil minuscule, délicat, mais étincelant se détacher de l'horizon. C'étaient les

Alpes; autrichiennes sans doute, tyroliennes, bavaoises peut-être. Bientôt je pouvais mesurer notre progression à leurs contours toujours plus perceptibles. A mesure que nous approchions de la Suisse, leurs formes grandissaient suffisamment pour que j'essaie de donner un nom à l'un ou l'autre sommet important. Peine perdue: faute de repère, elles restèrent anonymes. Puis, tout à coup, je sus que nous survolions le lac de Constance invisible. Je venais d'identifier instinctivement le mini-massif du Säntis à ses trois petites chaînes reliées par le milieu, l'alignement des Churfisten et la tête carrée du Glärnisch. J'avais reconnu la Suisse à ses montagnes. Très rébarbatives dans leur grande tenue d'hiver, solitaires et glacées, elles n'avaient pourtant rien de proprement effrayant. Je les connaissais; je pouvais les nommer, leur parler. Les ayant longuement et sincèrement aimées, il me semblait qu'elles m'appartenaient un peu, leur ayant laissé, en échange, une partie de mon être.

Pendant que nous plongeons dans le brouillard quotidien, le panorama des Alpes m'apparaissait comme le reflet de la vie: de ses sommets et de ses dépressions, de ses attentes et accomplissements; attirant le regard il engageait à rêver au passé et obligeait à réfléchir à l'avenir, mais, surtout, il faisait battre mon cœur de joie, de gratitude. C'est cela, peut-être, qui rend, pour l'alpiniste, les Alpes incomparables.

Ruedi Zellweger

La traduction française des passages cités de l'anglais de Latrobe (Nos 16, 17, 18), Ruskin (19), Mountain (20), Belloc (21), et Lunn (31) est due à l'obligeance et à la compétence de M. François Matthey, notre ami, collègue et camarade de courses, que nous remercions chaleureusement de son dévouement.

- (1) Adam Mickiewicz, cité d'après G.R. de Beers: **Travellers in Switzerland**. Oxford University Press, 1949, p. 214.
- (2) **Le Nouvel Ebel, Manuel du Voyageur en Suisse**. Maisson, Paris, 1844, p. 472.
- (3) L. Favre & Dr Guillaume: **Guide du Voyageur dans le Canton de Neuchâtel**. G. Guillaume fils, Neuchâtel, 1871, p. 25.
- (4) Philippe Godet: **Histoire littéraire de la Suisse romande**. Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, 1890, p. 547.
- (5) G.-L. de Buffon: **Théorie. Article IX**. Cité d'après Claire El. Engel: **La Littérature alpestre en France et en Angleterre**. Dardel, Chambéry, 1930, p. 59.
- (6) F. de Saussure: **Voyage dans les Alpes**. T.I. S. Fauche, Neuchâtel, 1779, p. 289.
- (7) Goethe: **Briefe aus der Schweiz**. Lettre du 27 octobre 1779; citée d'après Manfred Schenker: **Goethe en Suisse romande**. Payot, Lausanne, 1929, p. 14.
- (8) Ibid. pp. 14-15.
- (9) Sébastien Mercier (1781). Cité d'après Charly Guyot: **Neuchâtel Pays de Tourisme**. P. Attinger, Neuchâtel, 1948, p. 18.
- (10) Madame Roland: **Voyage en Suisse (1787)**. Neuchâtel, Baconnière, 1937, p. 86.
- (11) Mme de Staël: **De l'Allemagne**. Première partie. Chap. XX. Garnier, Paris, 1932, p. 105.
- (12) Châteaubriand (1824); cité d'après de Beers: **Travellers...**, p. 164.
- (13) Senancour: **Obermann**. Lettre IV. Edit. G. Michaut, E. Droz, Paris, 1931, p. 21.
- (14) Claire Clairmont: **Journal (Le Voyage de Shelley en Suisse)**. Cité d'après **Le Musée Neuchâtelois**, 1962, p. 25.
- (15) James Fenimore Cooper: **Excursion d'une Famille américaine en Suisse**. (Trad. par A.-J.-B. Defauconpret). Gosselin, Paris, 1836, pp. 47-48.
- (16) Ch. J. Latrobe: **The Alpenstock**. Sec. édition, Seeley & Burnside, London, 1839, pp. 357-358. (Trad. F. Matthey).
- (17) Ibid. p. 171. (Trad. F. Matthey).
- (18) Ibid. p. 358. (Trad. F. Matthey).
- (19) John Ruskin: **Works**, vol. 35. **Praeterita**, p. 115. Cité d'après Hans Löhner: **Die Schweiz im Spiegel der englischen Literatur 1849-1875**. Juris, Zürich, 1952, p. 7. (Trad. F. Matthey).
- (20) Armine Mountain (1822). Cité d'après de Beers: **Travellers...**, p. 161. (Trad. F. Matthey).
- (21) Hilaire Belloc: **The Path to Rome**. Nelson, London, s.d. (1902), pp. 158-160. (Trad. F. Matthey).
- (22) J.M. Dargaud: **Voyage aux Alpes**. Hachette, Paris, 1857; p. 30.
- (23) Henri-Frédéric Amiel (1867). Cité d'après de Beers: **Travellers...**, p. 317.
- (24) Jean-Paul-Friedrich Richter: **Titan**. Edit. 1856. T. IX, p. 16. Cité d'après Robert Minder: **Dichter in der Gesellschaft**, Insel, Frankfurt a. M., 1966, p. 52. (Trad. R. Zellweger).
- (25) Jeremias Gotthelf: **Zeitgeist und Bernergelst**. E. Rentsch, Erlenbach-Zürich, 1926, p. 205. (Trad. R. Zellweger).
- (26) Eugène Rambert, (1888). Cité d'après de Beers: **Travellers...**, p. 396.
- (27) Gérard de Nerval: **Oeuvres II. Lorely (1852)**. Préface. Edit. de la Pléiade. Gallimard, Paris, 1961, p. 732.
- (28) **Nos Chants Suisses — Unsere Schweizerlieder**. Foetisch, Lausanne, 1931, p. 42.
- (29) Fritz Berthoud: **Alpes et Jura; Le Chasseron**. Sandoz & Fischbacher, Paris, 1872, pp. 301-302.
- (30) Paul Ilg: **Die Flucht auf den Creux du Van**. Gute Schriften, Bern, 1933, p. 43. (Trad. R. Zellweger).
- (31) Arnold Lunn (1945). Cité d'après de Beers: **Travellers...**, p. 467. (Trad. F. Matthey).
- (32) Hermann Hesse: **Beschreibung einer Landschaft (1947)**. **Gesammelte Werke**, Band VIII, pp. 436-437. (Trad. R. Zellweger publiée dans: **Visages du Pays de Neuchâtel**, La Baconnière, 1937, pp. 41-42).
- (33) André Gide (1912). Cité d'après de Beers: **Travellers...**, p. 443.
- (34) Inédit.
- (35) Friedrich Dürrenmatt: **An mein Vaterland**. (Trad. Walter Weideli).
- (36) Peter Bichsel, dans « Merlan »: **Die Schweiz** 1/28, p. 53.
- (37) Eugène Rambert: **Les Alpes Suisses: Ascensions et Flâneries**, Rouge, Lausanne, 1888. Avant-propos, p. XI.
- (38) Neuchâtel. **Panorama des Alpes, vu du Crêt du Plan**. Dessiné par Maurice Borel. Edité par la Section neuchâteloise du CAS, janvier 1901.

Couverture : P.-A. Junod

Clichés : Clichés Rapid S.A.

Photos : André Maurer, page 11

Ruedi Meier, pages 15 et 21

Impression : Imprimerie Messeiller S.A.

